

Le livre d'Isaïe, chapitres 40 – 55. Passion du serviteur et création nouvelle

I - Composition sur deux ou trois siècles (735- 500)

Dans l'ensemble d'écrits qui constituent l'Ancien Testament le livre d'Isaïe est un monument considérable par son ampleur – soixante-six chapitres – et la portée de son message ; en effet, la parole du prophète Isaïe tient une place importante dans le développement de la foi d'Israël. Les petites synagogues comme celle de Nazareth avaient un rouleau de la Tora et un rouleau d'Isaïe (plus les Psaumes). Le Nouveau Testament s'y réfère amplement : prédication de Jean-Baptiste en Marc 1,3 ; interprétation d'Isaïe 7,14 comme annonce de la naissance de Jésus-Christ ; et essai de compréhension de sa passion en référence à la figure du Serviteur souffrant (Is 52-53).

Enfin, la splendeur de la poésie isaïenne fait du livre d'Isaïe un des chefs-d'œuvre de la littérature mondiale.

L'unité du livre et la question du deutéro-Isaïe,

Depuis fort longtemps (11^{ème} s, chez les juifs, puis Spinoza au 17^{ème}), on sait que le livre d'Isaïe, dont l'arrière-plan historique couvre près de 3 siècles, n'est pas l'œuvre d'un seul auteur.

Isaïe est le nom du grand prophète du 8^{ème} s. qui parle à la cour des rois de Juda, Akhaz, puis Ezéchias, au moment où l'Assyrie s'empare du Royaume du Nord et détruit Samarie, puis vient menacer le Royaume du Sud et assiéger Jérusalem (735-701).

Son œuvre couvre une partie des livres 1 à 33, avec de très nombreuses insertions plus tardives.

Les chapitres 33-39, qui traitent du siège et de la libération de Jérusalem en 701, écrits un siècle au moins plus tard, forment une transition pour assurer un pont avec l'avenir incertain de la ville.

En effet, Jérusalem assiégée une seconde fois en 588-587 est tombée et a été détruite.

Les chapitres 40 – 55 se situent de façon nette au moment où se termine l'exil vers 539-538.

Ils s'ouvrent par le superbe appel : « Consolez, consolez mon peuple, parlez au cœur de Jérusalem ».

En 538, après 50 ans d'exil à Babylone, un grand espoir s'est ouvert : Cyrus le perse, qui a pris Babylone et soumis à son profit tout l'empire macédonien, a pour politique de respecter les coutumes et religions régionales ; il autorise le retour des exilés qui le souhaitent à Jérusalem.

Un poète de la tradition ou de l'école d'Isaïe (« deutéro-Isaïe ?) chante alors l'espérance qui s'ouvre.

Enfin, c'est dans la période finalement assez décevante de ce retour (538-500) qu'écrivent les successeurs du deutéro-Isaïe (chapitres 56-63).

Aujourd'hui, c'est **l'unité théologique** de cet ensemble qui est interrogée : le livre tout entier peut être relu comme une vaste histoire des malheurs et du salut de Jérusalem, une histoire dont les protagonistes sont le peuple et ses rois d'une part, Dieu de l'autre, qui par la voix prophétique, tente d'avertir sans cesse les rois et leurs conseillers de leurs erreurs. Erreurs politiques certes, mais surtout abandon de la fidélité au Dieu unique. Toute l'ambiguïté de la lecture qui est faite de l'histoire est là. La foi d'Israël par la bouche du prophète consiste à attester que la parole du Seigneur s'accomplira, quoi qu'il arrive, malgré les malheurs et les violences qu'engendre la folie humaine.

Elle inscrit **l'espérance au cœur de l'histoire humaine, dans ses moments les plus noirs.**

II- L'espérance au cœur de l'histoire : « Cyrus, mon messie ! »

1-Une visée théologique

Les chapitres **33-39** constituent un prologue historique à l'ensemble **Is 40 – 66**

Annoncé par la prophétie de l'Emmanuel au chapitre 7 (« la jeune reine enfantera un fils »), le règne d'Ezéchias avait fait lever une grande espérance. De fait, d'une part, le siège de Jérusalem en 701 a été miraculeusement (?) levé, d'autre part, Ezéchias a survécu à une grave maladie.

Toutefois, le roi n'est pas sans faute politique : il complotait contre l'Assyrien, et probablement a perdu toute confiance en son Dieu.

En tout cas, l'oracle final d'Isaïe 39,6 (écrit plus d'un siècle plus tard) annonce « Des jours viennent où tout ce qui est dans ta maison et que tes pères ont amassé jusqu'à ce jour sera emporté à Babylone. Rien ne sera laissé » Ce verset fait, littérairement, la transition entre la période assyrienne et la période babylonienne, dont Isaïe ne dira rien.

Mais théologiquement, les événements de 701 et de 587 se renvoient l'un à l'autre : ce qui s'est passé en 701 est source d'espérance pour les exilés de 587 ; le voisinage des deux événements dans le texte se veut une anticipation du dessein bienveillant de Dieu pour Sion.

Jérusalem a été délivrée, sauvée : elle le sera encore !

Le texte alors saute une parenthèse immense, toute la période royale du 7^{ème} s jusqu'à ce que Jérusalem tombe sous les coups des Babyloniens. La terrible période de 598 à 587 qui se termine par la chute de la ville, la destruction du Temple et des convois d'exilés, puis le temps de l'exil, ces moments où la foi d'Israël vacille, tout cela le livre d'Isaïe le passe sous silence.

Il reprend au chapitre 40 à un moment où à nouveau l'espérance est possible, puisque le perse Cyrus remplace définitivement les Babyloniens en 539.

Alors que Jérémie est le prophète des années qui conduisent au désastre (627-587), qu'Ezéchiel accompagne le siège puis la chute de Jérusalem et l'exil (598-573), le deutéro-Isaïe voit s'approcher les Perses et leur politique de respect des traditions locales.

Une espérance inouïe s'ouvre : Jérusalem, sauvée en 701, détruite en 587, va être reconstruite. Ainsi le livre d'Isaïe, dans ses deux parties, est-il le livre de l'espérance, de la nouveauté, du Dieu qui sauve et qui recrée... du Dieu caché qui se manifeste comme salut dans l'histoire.

2-Le retour et la réinstallation

Depuis 550, Cyrus, roi des Perses s'est emparé de la Médie, il a « piétiné les satrapes au pied d'argile » (Is 41), et **en l'année 539**, il rentre triomphalement à Babylone.

Cet événement marque un tournant dans l'histoire du Proche Orient : l'empire néo-babylonien, érigé sur les ruines de l'empire assyrien depuis un siècle à peine, passe globalement dans les mains des Perses. Dans le but de faire accepter leur suprématie par des peuples très divers, les Perses mènent une politique de respect des identités régionales, et des cultes locaux.

A Babylone même, où il avait été reçu en libérateur, Cyrus rétablit les cultes traditionnels, et notamment celui de Mardouk.

C'est dans le cadre de cette politique restauratrice qu'il promulgue, en **538, un édit** ordonnant la reconstruction du Temple de Jérusalem aux frais du gouvernement perse, et la restitution des ustensiles liturgiques, emportés jadis (Esd 6, 3-5). Le cylindre portant le texte de cet édit est un faux. Mais l'édit est proclamé et connaît un début de réalisation.

On envisage le retour ! Isaïe voit dans Cyrus « le messie de Dieu », pour sauver son peuple (45, 1).

Des groupes d'exilés reviennent (pas tous), surtout ceux qui étaient restés attachés à la foi au Seigneur Dieu d'Israël, et qui avaient gardé en exil une forte cohésion liée à leurs pratiques religieuses et à leurs textes.

Après une période de troubles autour du pouvoir perse, c'est Darius 1^{er} qui s'impose (521-486). La reconstruction du Temple, commencée puis abandonnée, est reprise vers la fin du siècle et avancera lentement.

De nouveaux groupes d'exilés rentrent en 520 et 512. Un petit fils de Yoyakîn, Zorobabel, rentre, mais pour céder rapidement la place au grand prêtre Josué (Za 3-4 et 6).

Désormais, la communauté juive est dirigée par les prêtres, qui officient avec l'aide des lévites, et Jérusalem n'est plus qu'une ville de province, dépendant de la satrapie de Transeuphratène, dont le gouverneur réside à Samarie.

Mais les tensions sociales et religieuses demeurent entre les rapatriés de Babylone, qui se considèrent comme le « petit reste » fidèle, et la population demeurée en Juda, « le peuple du pays », qui n'a pas traversé l'épreuve de l'exil. La dernière partie du livre d'Isaïe en témoigne.

Vers 430, le scribe Esdras vient de Babylone à Jérusalem (Esd 7) ; unifiée par Esdras, la Torah juive est reconnue par le pouvoir central comme loi en vigueur dans cette province de l'Empire perse. Elle deviendra rapidement le fondement normatif de la vie juive, tant en Juda que dans la diaspora.

III Place et structure du « deutéro Isaïe », chapitres 40 à 55

Le chapitre 33 offre une bonne conclusion pour la première partie, car il reprend en une confession de foi le message du prophète :

« Oui, YHWH est notre juge, YHWH est notre législateur, YHWH est notre roi, c'est Lui qui nous sauve » (Confession où le verbe « sauver » renvoie au chapitre. 1, 1 (le nom d'Isaïe en hébreu « Yeshayahou » est formé sur la racine « sauver ») et au chapitre 12 où le substantif « salut » se trouve trois fois.

Le chapitre 34 joue le rôle d'un nouveau commencement :

« Cieux écoutez ! Terre prête l'oreille ! Car YHWH parle... » (1,2).

« Approchez nations pour écouter, peuples soyez attentifs, que la terre écoute, avec tout ce qu'elle contient » (34,1). Ce « commencement » ne prendra vraiment forme qu'avec le chapitre 40 qui chante le retour possible.

Les grandes lignes du deutéro Isaïe (Is 40 -56)

Un texte dont il est très difficile de trouver le plan, tant les thèmes sont entremêlés.

Je suis une proposition discutable, en considérant que le deutéro Isaïe s'articule en **deux grandes parties : 40-48 et 49-56**

- Annonce du salut d'Israël, fondé sur la grandeur et l'unicité du Seigneur, Dieu d'Israël ; néant des idoles 40-45 et Is 48, 20-22 / Un ensemble qui martèle la présence du Dieu caché qui est aussi celui qui se révèle et qui sauve ; il inclut des oracles anti-babyloniens : Is 46-47.

- Le Seigneur à l'œuvre : confronté à la violence de peuples, le salut ne peut passer qu'à travers la souffrance du Serviteur de Dieu (le reste du peuple ? un personnage ?), qui entre en tension avec la restauration de Jérusalem Is 49-54 (et Is 42,1-9)

1- Chapitres 40 à 48

« Consolez, consolez mon peuple... parlez au cœur de Jérusalem, et proclamez que son châtement est accompli... Sion, joyeuse messagère, dis aux villes de Juda : « voici le Seigneur Dieu car avec force il vient... Comme un berger il rassemble son troupeau » (40, 1- 11)

« Sortez de Babylone ! Fuyez de chez les Chaldéens ! » (48, 20-22).

Ces chapitres tournent le regard du peuple exilé vers la grandeur et la puissance du Dieu qui vient, un Dieu qui est le maître de l'histoire, à l'exclusion de toutes les idoles que les hommes se fabriquent, et qui vient sauver et recréer une humanité en détresse. Il produit ses témoins : le peuple d'Israël, Cyrus, et leur assigne une place dans son immense dessein.

Ce dessein ne peut être compris qu'à la lumière d'un passé à relire ; Israël doit comprendre que Dieu se révèle en lui offrant un nouvel Exode, une nouvelle création.

2- Chapitres 49-55

Le ton change et la visée du dessein de Dieu se précise autour de deux figures :

Sion/Jérusalem, déjà évoquée au chapitre 40. Une figure maternelle et aimante de Dieu se dessine avec plus de force. Jérusalem est appelée à revivre et reconnaître son Dieu. Elle prend figure d'épouse relevée et rendue à sa splendeur première.

En même temps, apparaît la figure rejetée par les hommes, persécutée mais exaltée par Dieu du serviteur dont la mission est universelle. Il appelle à la conversion...

IV- Les thématiques du Deutéro-Isaïe

A- Un Dieu caché qui agit dans l'histoire

1- Un tournant spirituel

Le chapitre 40 s'ouvre sur la joyeuse annonce : « Consolez, consolez mon peuple » (magnifique en hébreu par ses allitérations) ! Est-ce le Seigneur ou le prophète qui parle ? A qui donne-t-il cet ordre ? Plusieurs voix entrent en dialogue ou plutôt en concert dans ce début, le Seigneur mais aussi ses témoins... qui seront cesse évoqués par la suite.

Sion/Jérusalem apparaît alors comme celle qui a tant souffert, a été si longtemps châtié et qui est maintenant à la fois la bénéficiaire et la messagère de la Bonne Nouvelle, l'*euaggelion* grec. Quelle est cette Bonne Nouvelle (annonce d'une victoire ou de la naissance d'un enfant royal) ?

Il faut revenir à l'incroyable retournement spirituel auquel l'exil nous a fait assister.

Dieu a infligé à Jérusalem double peine, un traumatisme matériel, historique et spirituel sans précédent : la ville est tombée, ses habitants déportés, mais surtout le sentiment de plus en plus fort s'est développé que Dieu a abandonné son peuple, plus exactement l'a châtié pour son infidélité.

Mais dès lors, c'est sa présence même qui est en cause.

Ezéchiel avait répondu par la vision de la gloire de Dieu qui quitte Jérusalem pour venir s'installer auprès du fleuve Kébar à Babylone, accompagnant les exilés, avant de revenir enfin à Jérusalem.

Le Deutéro Isaïe reprend autrement la même thématique, mais dans une vision plus large encore de l'histoire.

Or, dans l'histoire Dieu s'est d'abord effacé ; le sentiment aigu du peuple est celui-ci : « Tu es un Dieu caché, le Dieu d'Israël, celui qui sauve » (45, 15).

Martin Buber, rapprochant la shoah de l'exil parle d'un « repli de Dieu ».

Mais le Dieu qui se révèle ne cesse par ses prophètes d'appeler les êtres humains à témoin ; il veut que ceux qui sont sourds et aveugles entendent et voient, pour devenir ses témoins !

« Vous les sourds, entendez, vous les aveugles, regardez et voyez ! Qui était aveugle sinon mon serviteur, qui était sourd comme mon messager que je vais envoyer ?

« Faites sortir le peuple aveugle mais qui a des yeux, les sourds qui ont des oreilles » (42, 18 - 43, 8).

A ceux-là mêmes qui sont dans l'obscurité et le silence du désespoir, Dieu dit : « c'est vous qui êtes mes témoins, mon serviteur, vous que j'ai choisis, afin que vous puissiez comprendre et avoir foi en moi, et discerner que je suis bien tel !

Ainsi vous êtes **mes témoins et moi je suis Dieu**... personne ne délivre de ma main, ce que je réalise, qui pourra le renverser ? » (43, 10- 13).

2- Un Dieu sauveur et créateur

Pour le découvrir et témoigner, il faut accepter de revisiter et de relire le passé

Une étonnante dialectique s'engage entre ne plus se souvenir et se souvenir. Tout en appelant le peuple à relire le passé pour comprendre la façon dont il agit dans l'histoire, Dieu lui demande d'oublier tous ses aspects négatifs pour s'ouvrir à une nouveauté absolue.

Car Dieu ne veut pas garder les fautes d'Israël en mémoire (43, 26).

Il est d'abord **Dieu qui sauve**. C'est lui qui a sauvé jadis, « lui qui procura en pleine mer un chemin, un sentier au cœur des eaux déchaînées, qui mobilisa chars et chevaux, troupes et corps d'assaut, sitôt couchés pour ne plus se relever, étouffés comme une mèche qui s'éteint ».

C'est lui qui, de façon incomparablement plus puissante, sauvera à nouveau :

« Ne vous souvenez plus des premiers événements, ne ressassez plus les faits d'autrefois. Voici que moi je vais faire du neuf qui bourgeoine : ne le reconnaissez-vous pas ? » (43, 16-19).

Le retour reproduit le salut du premier **exode**, mais il le dépasse infiniment car toute la nature y participe désormais dans l'émergence d'une **nouvelle création** :

« Voici que je vais mettre en plein désert un chemin, dans la lande des sentiers, des bêtes sauvages me rendront gloire...Car je procure en plein désert de l'eau, des fleuves dans la lande, pour abreuver mon peuple, mon élu, peuple que j'ai formé pour moi et qui dira ma louange. » (43, 20-21).

C'est même à une nouvelle naissance que Dieu appelle son peuple :

« Ainsi parle le Seigneur qui t'a fait, qui t'a formé dès le sein maternel et qui t'aide ; ne crains pas, mon serviteur Jacob, le Redressé, celui que j'ai choisi ; car je répandrai des eaux sur l'assoiffé, des ruissellements sur la desséchée ; je répandrai mon Esprit sur ta descendance, ma bénédiction sur tes rejetons... » (44, 1-3)- C'est en défiant tous les faux dieux et idoles mortes, que Dieu s'affirme ainsi comme le Dieu de la vie qui fait surgir dans l'histoire une nouvelle création.

Alors apparaît la figure de Cyrus, comme « berger » de Dieu, et -stupéfaction- comme « messie » ! Il faut comprendre que ce n'est pas tant grandir à l'extrême la figure de Cyrus que manifester que le Dieu maître de l'histoire utilise Cyrus comme son instrument : « à cause de mon serviteur, oui d'Israël, mon élu, que je t'ai appelé par ton nom, je t'ai qualifié sans que tu me connaisses » (45, 1-4).

Alors éclate un immense chant à la louange du **Dieu unique, créateur et sauveur**, avec le refrain martelé : « **C'est moi qui suis le Seigneur et il n'y en a pas d'autre** » (45, 5 ; 14 ; 21).

Et puisqu'il est l'unique, l'incomparable, il est le créateur de toutes choses : le verbe « créer », propre à Dieu, trouve là un rôle incomparable (16 emplois sur les 44 de l'AT).

« Je forme la lumière et je crée les ténèbres ; je fais le bonheur et je crée le malheur, c'est moi le Seigneur qui fait tout cela »

La présence de Cyrus dans l'histoire n'est qu'un moyen de faire connaître à tous les peuples, celui qui agissait comme le Dieu « qui se cache » ; sa puissance est universelle !

« C'est moi qui a créé la terre, qui ai sur elle fait l'humanité ; c'est moi, ce sont mes mains qui ont tendu les cieux.... C'est seulement chez toi qu'est Dieu et il n'y en a pas d'autre : les autres dieux, néant ! Mais pour sûr tu es un Dieu qui se tient caché, le Dieu d'Israël, celui qui sauve » (45, 15).

3- Le thème central de la justice (28 fois) est alors déployé comme manifestation et règle à la fois du salut offert par Dieu et de la création nouvelle :

« Cieux, de là-haut, répandez comme une rosée et que les nuées fassent ruisseler la justice, que la terre s'ouvre, que s'épanouisse le salut, que la justice germe en même temps » (45, 8).

Une conception **de la justice comme caractéristique de l'action de Dieu** qui se manifeste dans la création et recréation d'un monde sauvé, parce que **parfaitement ajusté au dessein de Dieu**.

Paul s'en souviendra, qui y verra l'action de Dieu pour tous les êtres humains.

Après l'évocation de la chute tragique de Babylone (qui n'a pas eu lieu!), le chapitre 48 est une puissante invitation à écouter le Seigneur : le leit-motiv « écoutez » revient 4 ou 5 fois, avec le rappel de toutes les fois où les hommes n'ont pas voulu entendre. Appel à devenir « justes » ! Depuis toujours Dieu a parlé par ses prophètes, et pour qu'enfin on l'entende, il crée du nouveau, « pour éviter que tu dises : « Vu ! Je les connaissais » (48, 7)

Le prophète qui parle alors au nom de Dieu le proclame ouvertement (48, 16) !

B- Un serviteur qui affronte la haine et la mort

Au chapitre **42** était déjà apparu la figure du serviteur, que Dieu d'abord présentait comme choisi pour imposer le jugement aux nations païennes, puis auquel il s'adressait : « je t'ai destiné à être l'alliance du peuple, à être l'alliance des nations » (42, 1-9°).

Qui est ce serviteur ? Un petit reste d'Israélites de retour ? Un prophète ?

Il est celui qui inaugure les « nouveaux événements » que Dieu fait entendre !

On le retrouve aux chapitres 49,50, 52, dans des passages considérés depuis la fin du 19^{ème} comme « chants du serviteur », mais qui sont en fait intégrés à un ensemble plus vaste.

En effet l'ensemble 49 à 55 est bâti selon une alternance oracle du serviteur/oracle de Sion

49, 1 -9a deuxième chant du serviteur

49, 10-26 oracle du retour à Sion

50, 4-11 troisième chant du serviteur

51, 1-52, 12 oracle du relèvement de Sion

52, 13-53, 13 quatrième chant du serviteur

54, 1-17 oracle du relèvement de Sion

Alternance aussi des voix : car les chants 2 et 3 du serviteur sont en « je, » tandis que les oracles sont prononcés directement par Dieu et s'adressent à Sion. Un lien subtil se crée entre le serviteur, Dieu et Sion, le serviteur étant à la fois du côté de Sion (et du peuple : il est nommé « Israël » en 49, 3), tantôt du côté de Dieu, dont il est l'envoyé et le porte-parole ; comme Dieu lui-même, il va être rejeté par son peuple...

1- La vocation du serviteur

Le chapitre **49** s'ouvre sur la vocation du serviteur, qui, pour la première fois, parle en « je » :

« Le Seigneur m'a appelé dès le sein maternel, dès le ventre de ma mère, il a prononcé mon nom... Il m'a dit « mon serviteur, c'est toi, toi Israël, par qui je manifesterai ma splendeur ».

Aux paroles du serviteur vont succéder celles du Seigneur. D'une certaine façon les deux discours s'entremêlent, car l'un et l'autre s'adressent à Jérusalem et lui annoncent son salut. Israël ou Jérusalem... ?

C'est le retour des captifs qui est annoncé, et le serviteur est à la fois celui qui opère ce retour, et qui le vit. Il est à la fois Israël et celui qui travaille avec le Seigneur à la libération d'Israël...

Au-delà des limites d'Israël, la mission du serviteur a vocation universelle, rejoignant ainsi le plan créateur et sauveur de Dieu : « Je t'ai destiné à être la lumière des nations, afin que mon salut soit présent jusqu'aux extrémités de la terre » (49, 6 ; voir déjà 42, 6).

On a beaucoup dit qu'il y avait là un dédoublement difficile... Si le serviteur est le peuple des Israélites exilés, comment peut-il rassembler et ramener Israël vers le Seigneur ?

Mais il y a aussi deux points de vue différents : d'une part celui du prophète serviteur lui-même, reste d'Israël, ou groupe d'exilés, et de l'autre le peuple incarné par Sion/ Jérusalem. « Sion disait : « le Seigneur m'a abandonnée, mon Seigneur m'a oubliée » (49, 14).

Alors paraissent les images magnifiques de la tendresse maternelle de Dieu pour Sion : « La femme oublie-t-elle son nourrisson, oublie-t-elle sa tendresse pour l'enfant de sa chair. Même si celles-là t'oubliaient, moi je ne t'oublierai pas ! Voici que sur mes paumes je t'ai gravé » (49, 15-16).

2- La passion du serviteur

1- Le chapitre **50** fait alterner le procès du Seigneur à son peuple et le procès/plainte du serviteur. A travers lui, ce n'est pas seulement Sion, mais, au-delà ; toute l'humanité qui est visée, conviée à entrer dans le halo lumineux de l'alliance.

Mais comme le peuple (et les êtres humains) ont rejeté le Seigneur (« l'ont fatigué » !), voici qu'ils rejettent le serviteur, et le maltraitent. Or, lui met sa confiance, indéfectible, dans le Seigneur.

Dès lors au chapitre 51, le Seigneur lui-même intervient pour inviter l'humanité à reconnaître son règne, qu'il établit et manifeste à la face du monde. A nouveau revient la thématique de la création et de la domination de Dieu sur toutes les puissances du chaos et du mal.

Un long poème s'ouvre, un poème de réconfort et d'invitation au retour, scandé par le cri « Surgis, surgis (relève-toi) » repris trois fois en 51, 9 ; 51, 17 et 52, 1-12.

La puissance agissante du Seigneur domine tout le passage ; à qui s'adresse-t-il par ces mots :

« J'ai mis mes paroles dans ta bouche, dans l'ombre de ma main je t'ai abrité, en plantant les cieux, en fondant la terre et en disant à Sion « mon peuple, c'est toi » ! (51, 16) ?

Un longue invitation à la joie et à la reconnaissance du Seigneur qui vient : « ton Dieu règne », qui boucle avec le chapitre 40 (réconfort), mais aussi avec le chapitre 48 : « sortez de Babylone »

(48,20 ; 52, 11) ; on y lit **la marche triomphale du peuple qui rentre sur fond d'Exode** : « Ce n'est pas dans la précipitation que vous sortirez, ni dans la panique que vous marcherez, car celui qui marchera devant vous, ce sera le Seigneur, et votre arrière-garde, ce sera le Dieu d'Israël » (52, 12)

2- Mais le chapitre **52** se poursuit sur l'évocation sidérante du serviteur mis à mort et exalté par

Dieu. On a parlé d'un « cinquième évangile », ce sont évidemment les évangélistes qui se sont nourris de ce texte !

La figure est toute en contraste : le texte fait alterner la parole du Seigneur exaltant le serviteur au début (52, 13-15) et à la fin (53, 11-12) et celles soit du prophète, soit d'un « nous » qui semble à la fois spectateur et partie prenante dans la passion du serviteur.

Car celui que le Seigneur doit exalter aux yeux des rois et des grands, et auquel il promet une descendance, celui-là apparaît aussi comme un persécuté muet, accablé par la brutalité des siens, et finalement mis à mort, sans avoir dit un mot.

Or, entre les deux affirmations glorifiantes du Seigneur, on entend un « **nous** » qui contemple le serviteur persécuté et tué, et vit une transformation du regard et une conversion intérieure.

Le serviteur qui apparaissait sans grandeur et sans gloire, misérable et même persécuté (par ceux qui disent « nous » ?) était considéré comme puni par Dieu, malheureux et maltraité à cause de sa propre faute. Or, ceux qui le contempnent réalisent que cette apparence misérable recouvre tout autre chose : la faute, le péché est de leur côté, et le serviteur souffre non de sa propre faute, **mais à cause d'eux**, (ou **pour eux** ?), et **cette souffrance leur vaut pardon et libération**.

Le texte est difficile, on a considéré le verset 10 comme corrompu, mais c'est la pensée qui est difficile. En effet, selon la conception de ceux qui regardent le serviteur et le condamnaient, c'est Dieu lui-même qui fait de l'humiliation du serviteur « un sacrifice pour le péché ». Ils devront pourtant comprendre que ces souffrances n'ont pas « plu à Dieu » ; car c'est Dieu qui les recueille et vient manifester que le serviteur est du côté de la justice.

Le texte grec (la LXX) « rationalisera » ces difficultés, en considérant que le sacrifice offert pour le péché n'est pas celui du serviteur, mais une condition pour que la conversion de ceux qui regardent soit manifestée : « si vous offrez un sacrifice pour le péché... » (v. 10). Il accentue aussi la thématique de la « justice » : « mon serviteur, juste, rendra juste les foules » (v. 11), car c'est lui qui supporte leur perversité.

Paul s'en souviendra, et construira sa théologie de la justification à partir de ce texte ; Luc, à son tour, fera dire au centurion : « Vraiment cet homme était juste » (*Lc* 23, 47).

Ainsi s'engage une thématique puissante du « **regard qui change ou qui convertit** », celle que l'on trouve aussi dans la contemplation du serpent élevé dans le désert, comme le sera Jésus en croix dans l'évangile de Jean. Celle, plus nette, que l'on trouve dans les récits de la passion selon Marc et selon Jean.

Les adversaires demandent : « descends de la croix, nous verrons et nous croirons », auquel répond le « voyant qu'il était mort ainsi, le centurion... » (*Mc* 15, 32 et 39) ; s'engage alors, dans la passion selon Luc, tout un chemin de conversion : le peuple, assemblé à la vue de ce spectacle et contemplant Jésus en croix, regarde longuement et s'en retourne en se frappant la poitrine (*Lc* 23, 48).

Il faut lire *le Nouveau Testament* sur le fond des chapitres 50 et 52-53 d'Isaïe, car il en est pétri. C'est notamment le texte grec qui est utilisé (le « livré pour la multitude » de Matthieu 26, 28 est repris d'Isaïe 53, 12 LXX).

C'est aussi sur cet arrière fond qu'il faut lire les passions, notamment Marc et Luc.

Bibliographie

P. BEAUCHAMP, *Cinquante portraits bibliques*, Paris, Seuil, 2000

BRIEND Jacques, *Dieu dans l'Écriture*, Paris, Cerf, Lectio Divina 150, 1992

J. FERRY, *Isaïe, « Comme les mots d'un livre scellé... »* (Is 29, 11), Paris, Cerf, Lectio Divina, 2008

KOWALSKI Thomas, *Les oracles du serviteur souffrant et leur interprétation*, Paris, Parole et Silence, Cahiers de l'École cathédrale, 2003.

PELLETIER Anne-Marie, *Le livre d'Isaïe ou L'histoire au prisme de la prophétie*, Paris, Cerf, coll. Lire la Bible, 2008